

garant de son mieux, tandis que de grosses larmes roulaient sur ses joues pâles.

Dans les yeux de cette enfant torturée se lisait maintenant une désespérance sans bornes...

L'instant de liberté qu'elle avait conquis, qu'elle payait si cruellement à cette heure, s'était envolé, et elle reprenait le carcan de sa lourde chaîne, cette chaîne misérable, que tout le long des jours et des nuits elle était condamnée à traîner.

La femme qui frappait cruellement ainsi la pauvre Tiote était grande, forte, de taille bien prise.

Elle portait allégrement, coquettement même, son costume de paysanne, bien qu'elle accusât trente-huit ou quarante ans.

Elle avait été jolie, elle eût été avenante et plaisante encore, grasse, propre, blanche, sans la méchanceté perverse et froide qui se lisait dans ses yeux clairs...

Elle se nommait Claudine Toupart ; dans les environs on la nommait simplement la Claudine.

Seize années auparavant, elle était arrivée dans le pays, en charrette, venant de Pierre fitte.

Un mobilier simple, mais propre était entassé sur la carriole et Claudine Toupart avait pris possession de la chaumière nouvellement construite.

Ce petit domaine, sans doute à cause du taillis de chênes qui se trouvait à sa portée, avait pris le nom de la Glandière.

Claudine Toupart n'était pas seule ; elle portait dans ses bras un enfant, une toute petite fille qui ne comptait à cette époque que quelques semaines à peine.

C'était la Tiote.

Depuis, Claudine Toupart avait vieilli, et malgré les privations de toute nature, les mauvais traitements, les coups, car la méchanceté de la Claudine était de celles qui jamais ne se lassent, la Tiote avait poussé, avait grandi, était devenue belle et forte, tout comme ces fleurs des bois qui éclosent au gré du soleil et du vent.

Était-ce sa mère, cette femme qui ne lui adressait jamais la parole, qui devant un mot, cette mégère dont la main dure, implacable, était toujours abattue ou levée sur la pauvre Tiote ?

On l'affirmait dans le pays. Claudine le disait elle-même.

Mais, d'ailleurs, qui s'occupait d'elle ? Personne. Au fond de ce désert, Claudine Toupart ne voyait âme qui vive.

Deux fois la semaine elle allait quérir, un panier sous le bras, ses provisions au bourg.

Deux fois la semaine également, la charrette du boulanger apportait du pain blanc à la Claudine... Et c'était tout.

Avec l'indifférence suprême qui fait le fond du caractère du paysan dans ces contrées sauvages, on ne s'occupait guère de ce que pouvait faire Claudine Toupart au fond de son trou.

Pourvu qu'elle payât bien son boulanger, son boucher, que sa taxe fût régulièrement soldée au percepteur... on ne lui en demandait pas davantage.

On disait dans le pays que la Claudine était fort à son aise, car jamais sa cache chez le boulanger n'était en retard, car elle portait toujours des robes propres, des sabots fins, et aux oreilles des pendants d'or qui tranchaient sur son coquet petit bonnet berrichon.

Mais comme elle ne s'occupait jamais des affaires des autres, comme la Tiote, la pauvre, ne parlait pas et qu'il était impossible de l'interroger, on la laissait tranquille et libre en tous points de vivre à sa guise.

Deux fois par an, Claudine Toupart partait le matin de bonne heure et se rendait à Souesmes, où une carriole du pays la conduisait à Salbris.

Là, elle prenait un train pour Orléans et revenait le soir même.

Ces jours-là, la Tiote était doucement, pleinement heureuse.

Elle laissait les vaches à l'étable et s'en allait courir à travers les landes, pareille à un cheval échappé.

Le soir à sa rentrée, Claudine Toupart retrouvait la maisonnette en or...

Mais le lendemain, pour Fleur-de-Mai, recommençait la même vie de douleurs et de misère.

Claudine était foncièrement méchante.

En outre, dans tous les détails de son ménage, elle se montrait sordidement avare.

Ah ! si la pauvre courait au devant du courrier, si elle offrait ses fleurs de mai, ses bouquets des champs, c'était, nous l'avons vu, pour pouvoir acheter de temps à autre un morceau de pain à Souesmes.

Ah ! c'est que la Claudine mesurait chichement la portion qu'elle lui octroyait deux fois par jour... C'est que l'écuille de maigre soupe n'était même jamais remplie jusqu'au bord.

Pauvre être !... Toujours soumise à la même angoisse !...

Dans ses yeux, ses beaux yeux de velours si doux, si tendres, ces yeux qui auraient dû être la joie suprême, le cher trésor d'une mère, brillait éternellement une lueur de convoitise toujours inassouvie.

Durant l'été, fort heureusement, il y avait les baies sauvages, les cerises le long de la route de Souesmes, les prunelles, les mûres, tous les petits fruits du bon Dieu...

Mais l'hiver !... le long, le dur hiver !... Oh ! que les jours se traînaient !... les nuits plus pénibles encore ! alors que l'enfant se réveillait tenaillé par les cruelles morsures de la faim...

Par fatigue, le bras de Claudine s'était arrêté.

La Tiote essuya ses larmes et se dirigea vers l'étable, d'où elle fit sortir deux vaches qu'elle poussa devant elle, une goulette à la main, pour les mener paître, la chaleur du jour étant passée.

Claudine, toujours sans lui dire un mot, lui avait tendu une petite écuelle de soupe que la Tiote se mit à manger, à la suite des deux bêtes, qui, d'elles-mêmes, se dirigeait vers la bruyère.

Elles longeait le taillis de chênes, broutant de-ci de-là les maigres herbages qui se trouvaient sur leur passage.

Arrivée au coin du taillis, Fleur-de-Mai s'arrêta, laissant les deux vaches filer devant elle.

Les bêtes prirent une légère avance dans la lande, et la jeune fille s'assit au pied d'un chêne plus élevé que les autres.

Ses yeux dont les longs cils gardaient encore la trace des larmes, avaient pris une expression inquiète.

Elle jeta autour d'elle un long regard méfiant, demeura quelques instants immobile, la tête dans la main, la main sur ses genoux.

Rassurée par le profond silence qui régnait autour d'elle dans ces solitudes infinies, elle souleva une grosse motte de terre gazonnée, auprès de laquelle elle était assise.

En dessous se trouvait une pierre plate qu'elle écarta...

Et alors elle eut devant elle son trésor, son épargne, les sous accumulés un à un, qui lui servaient aux mauvais jours, quand la faim le mordait par trop fort, à aller chercher un morceau de pain à Souesmes...

Et elle ajouta, à ce petit magot, qui ne comptait que quelques francs à peine, la pièce de deux sous qu'elle avait épargnée...

Une main, un crampon de fer, la saisit à la gorge... tandis qu'un coup lourd s'abattait sur elle, l'étouffait !...

C'était l'homme de la route, le rôdeur !...

Il l'avait épiée, il l'avait suivie, il la tenait maintenant, râlant, éperdue !...

Mais, vaillante, nerveuse... elle se dégagait au prix d'un surhumain effort...

Et elle poussa un cri désespéré, une clameur furieuse...

L'homme l'avait ressaisie... Il lui mettait sa large main sur la bouche tandis que de l'autre il l'étranglait...

Fleur-de-Mai était perdue...

Ses yeux affolés roulaient dans leur orbite...

— Eh ! dites donc ! l'homme, ne vous gênez pas, cria la voix glapissante de Claudine qui était accourue !... Voulez-vous la lâcher ?... Voulez-vous la lâcher... ou je vous fourre ma fourche dans le ventre...

L'homme poussant un rugissement sauvage s'était relevé, abandonnant sa victime.

Fleur-de-Mai avait perdu connaissance... elle demeurait étendue sur l'herbe...

Claudine et l'homme se regardaient face à face.

Et dans leurs yeux se lisait à la fois une indescriptible stupeur...

— Irma ! — Romain !... s'écrièrent-ils en même temps !...

— Ils restaient là, ébahis, à se regarder...

Claudine retrouva la parole la première.

— Ah ben ! par exemple ! fit-elle, si je m'attendais...

— Moi non plus, pour sûr, répliqua Romain.

— Et qu'est-ce que tu fais par ici ?...

— Mais, tu vois, répliqua le rôdeur, essayant de plaisanter, bien qu'il n'en eût nulle envie.

— Je vois ! C'est joli, c'est du propre...

— Dame, tu comprends, je ne te savais pas là... Pas vu, pas pris... Et tu comprends...

— Bon ! bon !... Je pense bien que tu es resté ce que tu étais... mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit... Je pense bien que tu as dû en faire des caravanes... Enfin, d'où viens-tu pour l'instant ?

Romain ne répondit pas immédiatement à cette question nettement posée.

Il regarda lentement autour de lui, et hochant la tête :

— Peuh ! tu sais bien d'où je reviens... c'est pas malin à savoir... je reviens de loin à coup sûr... et malgré toute la misère que j'ai mangée, j'ai de la chance d'être encre vivant...

Après un instant de silence, les lèvres serrées de Claudine laissèrent passer cette réponse qui prouvait que la voix de Romain avait fait vibrer en elle de vieux souvenirs mal éteints.

— Alors, tu as trimé, mon pauvre homme !!!

— Oui, trimé, comme tu dis, et dur...

— Et alors, tu as fini ton temps ?... Tu as terminé ta peine ?... Tu as été gracié ?...

Romain haussa les épaules et regardant autour de lui.

— Des blagues !... J'ai trouvé un jour ma belle et je leur ai dit " Bonsoir les voisins ". Et j'ai filé mon câble, comme tu peux croire... Seulement, ça a été d'un dur... et j'ai failli y rester...

— Ah ben ! vrai, finit par s'écrier Claudine...

Ça me fait plaisir de te revoir, mon pauvre homme... Pense donc... après si longtemps.

— C'est vrai, ça me fait bien plaisir, à moi aussi, bien que tu m'aies reçu tout à l'heure comme un chien dans un jeu de quilles.

Claudine se mit à rire :

— Dis donc, toi, fallait-il pas que je te laisse étrangler cette innocente et lui voler ses quatre sous !...

Tandis qu'ils devisaient ainsi, la Tiote était revenue lentement à elle...

Ses paupières s'étaient nerveusement agitées, puis elle avait bondi sur ses deux pieds, se mettant d'un saut hors de la portée de Romain.

Claudine avait froncé le sourcil et ses lèvres minces s'étaient plissées...

Puis elle avait étendu le bras, désignant à la fille les vaches qui s'étaient éloignées outre mesure et menaçaient de gagner une jeune sapinière.

La Tiote ne se le fit pas répéter par deux fois... Elle fila prestement, la tête basse, portant par moment les mains à son cou, où les doigts du bandit avaient imprimé une trace noire...

Romain la suivit de l'œil, mais lui et Claudine avaient trop de choses à se dire pour que l'instant il s'occupât de cette petite.

Claudine Toupart réfléchissait.

— Alors, dit-elle, si les gendarmes te recontraient...

— Ils me demanderaient mes papiers... et je leur en montrerais... en règle donc... Bah ! il y a longtemps que ça s'est passé, que l'on me croit dévoré par les requins de mer, ou les requins de terre, ceux à deux pattes, qui ne sont pas les moins à craindre... Depuis mon évasion, je n'ai pas fait parler de moi... Cependant, j'aime bien ce pays-ci, parce que les gendarmes, ça se voit de loin... et l'on a le temps de jouer des quilles pour ne point se trouver dans leur compagnie.

— Alors, on peut te reprendre ?...

— Bien sûr que si on leur disait mon nom, et s'ils me mettaient le grappin dessus... mais comme ça n'est pas toi qui iras me servir...

— Tu peux le croire...